

XYZ. La revue de la nouvelle

La Marocaine

Jean-Paul Beaumier



Numéro 146, été 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (2021). La Marocaine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 53–58.

La Marocaine

Jean-Paul Beaumier

Le cœur perçoit ce que l'œil ne voit pas.

AL-GAZAL

TOUT EST ALLÉ TELLEMENT RAPIDEMENT que j'ai parfois l'impression d'avoir rêvé. Après le décès de François, une fois la cérémonie passée, nous avons décidé de nous envoler pour le Maroc. Les derniers mois avaient été physiquement et mentalement éprouvants. Mes luttes quotidiennes avec le personnel médical m'avaient laissé anéanti et j'avais peine à m'extraire de cette torpeur. Partir nous ferait le plus grand bien, avait dit Élise, et je ne m'y étais pas opposé. De toute façon, dans l'état où je me trouvais, je n'avais pas la force de m'objecter à quoi que ce soit.

Élise s'était chargée de nous trouver des billets d'avion pour Malaga, d'où nous pourrions rejoindre Ceuta afin de répandre les cendres de François dans la Méditerranée, ainsi qu'il le souhaitait. Une fois les cendres répandues, nous gagnerions Rabat où nous passerions quelques jours avant de poursuivre notre voyage. Tel était notre plan.

Nous n'étions pas retournés au Maroc depuis près de quarante ans. Le pays avait sûrement beaucoup changé et nous nous réjouissions à l'idée de flâner à nouveau dans les souks, de humer les odeurs des épices étalées en étages et, bien sûr, de revoir le désert saharien dont nous gardions des images fortes. C'est au retour de ce voyage qu'Élise et moi avions pris la décision de vivre ensemble.

La veille de notre départ de Montréal, en mars dernier, nous avons été contraints de reporter notre voyage. Tout a dû être annulé : notre vol pour Malaga, le bus et le transport devant nous permettre d'atteindre Ceuta, l'hôtel à Rabat, le guide devant nous accompagner dans le désert. Tous les vols étaient suspendus *jusqu'à nouvel ordre*. Aucune autre 53

information n'était disponible quant à la reprise des activités. De semaine en semaine, nous espérions voir levées les interdictions de voyager, mais les mois ont passé sans que nous puissions envisager de partir. Les cendres de François reposaient toujours sur le manteau de la cheminée, comme une promesse non tenue.

Je n'ai jamais compris pourquoi François avait émis le souhait que ses cendres soient déversées dans la Méditerranée. Simple lubie ? Je ne pense pas. L'accompagner jusqu'à son dernier souffle aura été révélateur à plus d'un titre : on croit tout connaître d'une personne dès lors qu'elle est près de nous, alors qu'il n'en est rien. Les derniers jours passés à ses côtés auront ébranlé plus d'une certitude sur mon propre parcours de vie. Que déciderai-je le moment venu ? Je l'ignore.

Il est vrai que nous avions l'embarras du choix quant à l'endroit. Ce pouvait tout aussi bien être la Turquie, dans les eaux du Bosphore qui symbolisaient à ses yeux l'union de l'Orient et de l'Occident, ou l'Égypte, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, où nous avons voyagé ensemble. Nous avons finalement opté pour le Maroc, principalement en raison de la disponibilité des billets d'avion qui convenaient aux dates auxquelles nous comptions partir sitôt après la cérémonie. Mais rien ne s'est passé comme prévu.

Sur la table du salon, nos guides de voyage nous rappelaient tout à la fois notre promesse et notre empêchement d'y donner suite. Leur seule vue a fini par nous exaspérer et nous les avons rangés avec nos valises dans la chambre d'amis. Jour après jour, nous écoutions en boucle les bulletins de nouvelles à la radio, à la télévision, sur le site Internet de Radio-Canada. Une seule information nous intéressait : la reprise du transport aérien. Mais les frontières, ici comme ailleurs, demeuraient fermées sans qu'aucune lueur d'espoir nous soit donnée. La courbe des cas de personnes contaminées par le virus damait le pion aux indices boursiers. Il nous a fallu attendre le début de l'été pour voir levée l'interdiction de se déplacer entre les régions. Élise m'a alors convaincu d'aller passer quelques jours

54 en Estrie. D'ici à ce que nous puissions *vraiment* repartir, cela

nous permettrait à tout le moins de changer d'air, de ne plus nous sentir confinés entre quatre murs.

Comme à son habitude, Élise s'est chargée de nous trouver un endroit pour dormir. Le Gîte de la gazelle souriante a aussitôt retenu son attention parmi les trois ou quatre offres d'hébergement que lui suggérait son moteur de recherche. Sa localisation et son prix répondaient à ce que nous cherchions. Le nom du gîte, tout comme celui des chambres, nous a fait sourire: La Mexicaine, La Méditerranéenne, La Marocaine, L'Égyptienne et L'Indienne. Toutes étaient apparemment spacieuses, avec lit queen, salle de bains privée, wifi inclus; le petit-déjeuner maison était également offert. Les photos, parfois prises dans un angle surprenant, s'attardaient sur des détails insolites. Pourquoi exhiber un gros plan d'une cafetière? d'un panier de viennoiseries visiblement factices? d'un coucher de soleil en hiver alors que c'est l'intérieur de la chambre qui nous intéresse? Revenait sans cesse, d'une chambre à l'autre, l'image d'une gazelle, évoquant le nom du gîte sous les formes les plus diverses: statue de bronze sur un manteau de cheminée, peinture murale, reproduction de scènes bucoliques dans le fond des assiettes, serviettes de table à l'effigie du mammifère à longues pattes fines, etc. Jamais je n'aurais cru qu'une telle déclinaison puisse être aussi riche. Nous avons rapidement parcouru les commentaires laissés par les derniers occupants:

Magnifique endroit, petit-déjeuner copieux, on y retournera! Claude et Mélanie

Propreté et service impeccables. Savoureuses brioches maison. Le thé servi bien chaud. Marie-Louise et Jacques

Endroit à découvrir. Mais faites attention aux gazelles sur la route! Jonathan et Sandrine

Mais il n'y a pas de gazelles au Québec! n'ai-je pu m'empêcher de clamer à voix haute tandis qu'Élise continuait de faire défiler les commentaires, sur l'hôte cette fois.

Mehdi est très sympathique et très enjoué. Il aime les chiens et les chats, et ses déjeuners sont surprenants. Pascal et Marcelle

Mehdi est accueillant et répond à toutes nos questions, même s'il n'a pas toutes les réponses. Le lit est confortable. Andrée et Christian

Mehdi. Tu crois que c'est un Marocain de souche ? ai-je demandé à Élise qui parcourait un dernier commentaire :

Chambre marocaine au concept surexploité. Décor surchargé. Les poufs et la table basse au centre de la chambre sont très encombrants. Mon mari s'est cogné la tête sur le manteau de la cheminée en se redressant après avoir déconnecté la bouilloire. Il aurait pu se blesser sérieusement. Il serait facile de procéder à quelques améliorations pour sécuriser la chambre. Nicole et Michel

La Marocaine était la seule chambre disponible. Nous y avons vu un signe précurseur à la promesse que nous comptions tenir sitôt après la reprise des vols vers l'Europe. Nous avons à nouveau parcouru les photos et décidé que nous nous accommoderions de la bouilloire dangereuse. Nous avons réservé pour deux nuits.

À notre arrivée, sans surprise, Mehdi s'est montré accueillant et serviable. Il a aimablement répondu à toutes nos questions, peu nombreuses il est vrai : mot de passe du wifi, heure du petit-déjeuner. Élise le trouvait toutefois un peu mou. À ses yeux, il manquait de ressort, de tonus. Son débit était lent et pas toujours compréhensible en raison du masque qu'il portait. Il nous a fallu lui demander de répéter les consignes : code d'entrée, utilisation du spa, etc. J'ai pensé lui demander l'origine du nom des chambres, mais l'explication m'aurait sans doute déçu.

La chambre correspondait au commentaire laissé par Nicole et Michel : surchargée et encombrante. En plus des poufs et de la table basse aux motifs hispano-mauresques, le plancher était recouvert de tuiles aux formes polygonales colorées. Des grilles étaient placées devant les fenêtres pour rappeler les moucharabieh, une frise murale imitait l'écriture cursive et ceinturait la chambre sans que nous puissions en déchiffrer le sens (une sourate du Coran ?), une tenture berbère était suspendue au-dessus de la tête de lit,

des coussins brodés étaient déposés sur une couverture en poils de chèvre ou de chameau, et pas moins d'une dizaine de lampes ouvragées étaient déposées sur des tables ou fixées au mur. Sitôt que Mehdi nous eut laissés seuls, Élise et moi avons pouffé de rire. Nous n'aurions pas été surpris d'être réveillés par un appel à la prière le lendemain matin.

Après avoir déposé chacun notre valise sur un pouf et testé la fermeté du matelas, nous sommes sortis explorer l'extérieur. Le gîte était situé sur l'emplacement d'une ancienne ferme d'élevage (de gazelles ?), des clôtures en délimitaient le périmètre. Quelques tables en fer forgé étaient réparties sur un patio où le petit-déjeuner pouvait être servi lorsque la température le permettait. Tout au fond du terrain, un étang offrait un décor champêtre au lieu.

Le soir de notre arrivée, comme nous ne souhaitions pas manger à l'extérieur, Mehdi nous proposa un tajine, dont les odeurs nous avaient déjà conquis, précédé d'une soupe harira accompagnée de pain aux olives; pour dessert, un gâteau à l'orange et aux amandes. Le tout était délicieux et rendait la décoration chargée et l'encombrement de la chambre parfaitement secondaires. Nous avions à peine terminé de manger et de boire notre vin lorsque Mehdi revint avec une théière et deux petits verres pour nous servir le thé. *Ya Marhaba!* s'exclama-t-il en imitant le geste des Berbères qui servent le thé. Élise et moi le remerciâmes d'un signe de tête en joignant nos mains. Je ne sais pas pourquoi nous avons mimé ce geste qui ne nous était pas coutumier, mais nous l'avons fait sans même nous concerter. Le thé était brûlant, mais il allait nous prédisposer à une nuit de sommeil apaisante après ce somptueux et copieux repas. Élise en huma le parfum; elle crut y déceler de l'anis étoilé, ce que je n'aurais su ni confirmer ni infirmer.

Le ciel était dégagé et étoilé comme rarement il nous est possible de le voir à Montréal. Nous reconnûmes bien sûr Vénus et la Grande Ourse, mais situées en des endroits pour nous inhabituels, sans doute du fait que nous les observions sous un angle différent. D'autres constellations étaient

particulièrement visibles et nous rappelaient certains ciels que nous avions admirés à Baharia, lorsque nous avions séjourné en Égypte avec François. J'avais encore peine à croire qu'il était mort, que plus jamais je ne pourrais le serrer dans mes bras. Quand pourrions-nous donc honorer notre promesse ? Nous restâmes quelque temps à scruter les étoiles et la trajectoire des satellites qui traversaient la Voie lactée avant d'aller nous coucher. Le vin aidant, je ne mis pas longtemps à sombrer dans un profond sommeil tandis qu'Élise terminait sa toilette.

Élise avait dû se lever avant moi sans que je l'entende. Elle avait pris sa douche, s'était habillée et était sortie afin de profiter des premières lueurs du jour. Je la retrouverais sans doute attablée devant un café à la terrasse où nous avions mangé la veille. Le temps de me raser, de prendre une douche, de m'habiller à mon tour, et je la rejoindrais. Rien ne nous pressait, nous n'avions aucun plan précis pour la journée, sinon, peut-être, la visite d'un vignoble que Mehdi nous avait recommandé. Le vin qu'il nous avait servi la veille y était produit par un Marocain, ce qui n'avait pas manqué de nous surprendre. Chose certaine, il accompagnait parfaitement le tajine que Mehdi nous avait servi. Il me faudrait lui demander de m'en rappeler le nom.

La terrasse était déserte. En son centre jaillissait le mince filet d'eau d'une petite fontaine que je n'avais pas remarquée la veille, pas plus que je n'avais aperçu le mur qui ceinturait la terrasse. Il est vrai qu'une vigne en recouvrait pratiquement toute la surface. Élise devait être partie explorer le jardin qui se trouvait derrière. La chaleur était déjà accablante, ce qui expliquait qu'elle eut recherché un peu d'ombre. Après avoir franchi la porte en ogive y conduisant, je ne pus toutefois m'expliquer qu'en lieu et place de la route par laquelle nous étions arrivés s'étendait un horizon de sable. Était-ce vraiment un appel à la prière que j'entendais au loin ? Et cette femme vêtue d'une djellaba qui s'éloignait, était-ce Élise ?